

LAURENT BITEAU



L'OUVERTURE

Nouvelle



L'ouverture

Un jour, le peuple des animaux a pris les destinées de notre planète. L'homme est devenu un simple animal à la merci de ses anciens esclaves. Nous les tuions, les mangions sans imaginer qu'ils attendaient le grand soir où enfin la rébellion envahirait la planète.

Le grand jour est arrivé !

Déjà paru

Nouvelles

L'anniversaire d'Anna

Journal d'une trahison

La dernière voltige

La passagère du Dravanteg

Stettin

L'autre monde

Tempête sur l'île de Houat

La vieille femme au bord de la rivière

Roman

Lorenzino

Recueil de poèmes

Ouvre-moi ta porte

Livre pour enfants

Loup et Mango le Koala perdu

Chloé et la petite bulle magique

LAURENT BITEAU

L'OUVERTURE

Le grand départ

La dizaine d'humains entassée dans la charrette n'en menait pas large. Tiré par quatre chevaux finement décorés, crinière et queue délicatement tressées, le véhicule déambulait sous les grognements de la foule entassée sur les trottoirs du village. Comme chaque vingt et un septembre, ces femmes et ces hommes allaient être lâchés dans la forêt avoisinante à la merci du règne animal. Seuls un ou deux chanceux parviendraient peut-être à échapper à la mortelle randonnée. Le soir, cadavres allongés, on vanterait, au cours de la grande fête, les mérites des guerriers du jour.

Pour mieux comprendre cette coutume annuelle, il fallait remonter l'histoire de quelques siècles. Une nième guerre mondiale avait poussé les hommes à se servir de la pire des armes qui fut créée. C'est ainsi qu'une bataille bactériologique décima les trois quarts de l'humanité. La peste brune ! Progressivement, de nombreuses mutations génétiques furent observées. Étonnamment, les animaux virent leur système génétique muter, jusqu'au point d'être dotés des capacités humaines et de les dépasser. Les hommes terrassés par cette catastrophe n'avaient pu échapper à l'emprise des animaux. Très vite un ordre mondial s'installa sur la planète réduisant les humains à de simples esclaves. Pis encore, les nombreux élevages industriels d'homo sapiens grossirent comme des champignons afin de rassasier les millions de carnivores

affamés. La junte militaire au pouvoir interdisait la nourriture animale. Ceux, autrefois domestiques, considérés comme suppôt des anciens maîtres, occupaient désormais des tâches serviles pour la nouvelle intelligensia mondiale. Les chiens et les chats formaient le bataillon le plus important de la police et des agents de renseignements. Les chevaux, vaches et autres grands animaux étaient affectés aux transports. Seuls les porcs avaient bénéficié d'un traitement identique à leurs homologues sauvages. Mieux, la terreur et le génocide qu'ils avaient subi durant de nombreux siècles leur conféraient une place de choix dans la société. Trop longtemps, dévorés par la moitié de la population et considérés comme des impies par l'autre moitié, on avait fait d'eux des sages respectés, honorés et écoutés à l'intérieur des nombreux comités qui régissaient désormais le monde. Leur particulière intelligence était reconnue partout et l'un de ses membres coprésidait l'ordre mondial.

Justement, comme pour se venger de millénaires d'asservissement, ce dernier avait décrété le vingt et un septembre, fête mondiale des races animales. La date n'avait pas été choisie par hasard. Dans beaucoup de pays, ce neuvième mois de l'année avait jadis correspondu à l'un des plus terribles génocides : celui de l'ouverture de la chasse instituée par les hommes. Ce vingt et unième jour constituait donc un moment de grandes réjouissances. On y organisait des courses et des batailles d'humains. De nombreuses arènes mettaient en scène de magnifiques taureaux surentraînés face à quelques humains triés sur le volet. Une belle victoire, appréciée par l'assemblée était d'ordinaire synonyme pour l'animal domestique, d'une

émancipation définitive et de grands honneurs. La demande d'une tête et des attributs arrachés par le maître de cérémonie signifiait pour le vainqueur, l'assurance future de séduire de nombreuses femelles et de se garantir un avenir plutôt doré.

Ce jour-là, les carnivores festoyaient en dégustant quelques spécimens bien engraisés durant l'année. Les dévorer vivants, constituait une marque de raffinement particulièrement apprécié, le sang frais permettant selon la médecine animale d'acquérir une plus grande immunité face aux parasites qui n'avaient pas manqué de se développer après la peste brune. Chaque morceau de l'humain était soigneusement décortiqué. Les dorsaux forts tendres d'une jeune femme étaient préférés aux cuissots musculeux d'un homme mûr. Ceux-ci étaient d'ailleurs laissés quelques jours à faisander pour les attendrir et en apprécier un goût plus prononcé. Les charognards, corbeaux, pies, vautours s'avéraient de véritables maîtres en la matière. On aimait les soirées et les nuits, où cris en tous genres déchiraient le silence glacial de la vie. Un autre monde était né, de nouvelles habitudes avaient germées. Les animaux ne cherchaient pas à imiter le passé des hommes. Ils s'en servaient seulement comme passage vers une nouvelle forme de planète. Les êtres humains finiraient inéluctablement par disparaître tout comme d'autres espèces avant eux.

Les préparatifs

La charrette stoppa à l'orée du bois face à un petit sentier. Les grognements des badauds se faisaient désormais encore plus pressants. Yvan et Michel aidèrent Marie et son enfant Medhi dans les bras, à descendre de la vieille carriole. Une compagnie de Rottweilers s'impatientait du peu d'enthousiasme que mettaient les candidats à débiter leur course folle. Terrorisé, Hervé marqua un temps d'arrêt. Furieux, l'un des chiens de faction, gueule ouverte et dégoulinante de bave, accrocha le mollet du garçon, le déséquilibrant. Dans sa chute, sa tête frappa le bord du marchepied du véhicule sous les jappements hilares des policiers. La jambe du malheureux saignait abondamment. Jeanne, Clémence et le vieux Bernard se hâtèrent afin de ne pas provoquer plus encore, la colère des molosses.

On ordonna aux huit humains de se déshabiller. Pour que le spectacle fût total et équilibré, les concurrents se devaient d'être comme les animaux, entièrement nus. L'équipe avait été soigneusement choisie. Chaque communauté désignant un homme ou une femme, pour sa robustesse, son utilité, ou pour le peu d'asservissement dont il avait fait preuve durant l'année écoulée. À ce jeu Clémence était particulièrement visée par les insectes. On la soupçonnait sans véritable preuve d'avoir tué plusieurs guêpes. Elles avaient été retrouvées écrasées près de la

hutte de la jeune femme. Comme Clémence se rebellait souvent, le choix fut facile.

On expliqua et commenta au groupe toutes les règles du jeu. La chasse durerait jusqu'au coucher du soleil, le Bram du cerf scellerait la fin de la partie. L'objectif des humains consistait à rejoindre l'autre côté de la forêt. Celles ou ceux qui atteindraient la route ou qui ne seraient pas morts avant le Bram, outre la promesse de ne pas être tué, bénéficieraient d'une dispense de servitude pour eux et leur famille ainsi qu'une nourriture quelque peu plus abondante. Vivre ou crever, tel était le dilemme !

Au-dessus de la forêt, des centaines d'oiseaux tournoyaient en un ballet incessant et dans un bruit infernal. Ils relayaient l'information donnée par les buses, busards et autres éperviers à la vue si perçante. La foule se devait de connaître à chaque instant du jeu macabre, les péripéties de celui-ci ! Il faudrait certainement une ruse humaine à toutes épreuves pour venir à bout de ces radars vivants. Les cohortes de Pitbulls, Bergers allemands et Dobermans s'étaient placées tout autour de la forêt, formant un solide cordon sanitaire. Aucune dérive ne devait entacher la fête et surtout aucun humain de devait pouvoir s'échapper en dehors du lieu choisi pour le spectacle. La fraîcheur matinale de ce début d'automne glaçait les corps des huit combattants. Medhi pleurait, à la fois gelé par la brume qui se posait sur la forêt, mais aussi par le vacarme indescriptible généré par les spectateurs excités. Un peu de nourriture composée de feuilles, et de racines avait été apportée aux candidats à la mort, mais certainement pas suffisamment pour affronter les heures

qui s'écouleraient. Le moment était venu d'abandonner le groupe à son sort. Quelques derniers jappements de Rottweilers facilitèrent le début des hostilités.

Chacun pour soi

Yvan, Michel, Marie, Medhi, Hervé, Jeanne, Clémence et Bernard se retrouvaient désormais seuls face à leur destin. Comme pour mieux les entendre, le vacarme animal s'était estompé. Tout à coup, seul, le vent dans les arbres laissait paraître une quelconque vie. Déjà les feuilles endossaient leur couleur automnale et s'il ne s'était pas s'agit de mort certaine, la forêt aurait semblé si belle.

Hervé tremblait. Son mollet lui faisait mal. La plaie bien que ne saignant plus restait béante et risquait de vite s'infecter.

« Il n'est pas question que j'aille plus loin. De toute façon, on est foutu, ils sont tous là à nous attendre pour nous sauter dessus. On ne s'en sortira pas vivant, s'écria Hervé ».

Bernard prit la parole :

« Non, on ne peut pas faire ça, il faut nous battre. Si un seul d'entre nous arrive au bout, on aura au moins gagné cela. Je propose de nous séparer c'est le plus sûr moyen de faire un peu diversion. Que chacun s'arme d'une branche cassée au bout pointu et assez lourde pour assommer ou tuer. Pas de cadeau, eux ne nous en feront pas. Marie, je vais tresser un couffin de liane et des branches fines et j'attacherai solidement Medhi sur mon dos. Ce sera trop

difficile pour toi. Moi j'ai peut-être un peu plus de chance que toi de m'en sortir.

- Il n'en est pas question, répliqua sèchement Marie. C'est moi qui prends Medhi sur mon dos. Tu as sans doute plus d'expérience, mais je cours plus vite ».

Bernard n'insista pas, l'heure n'était pas aux disputes et de toute façon les chances très limitées de s'en sortir. Les huit amis s'étreignirent et s'embrassèrent une dernière fois. Les visages pâlissaient. Jeanne se décida la première, bâton à la main, elle lança un laconique et ironique :

« Allez à ce soir tout le monde ! »

Puis ce fut au tour de Michel et Clémence de s'enfoncer dans les fourrés encore touffus à cette époque de l'année.

Hervé toujours aussi terrorisé restait comme paralysé. Il fallut toute la persuasion de l'ancien de la troupe pour l'obliger à s'éloigner. Il préféra prendre une grande allée centrale. Peut-être se sentait-il plus sécurisé ?

Yvan l'accompagna quelques minutes puis décida de se fondre dans les broussailles et les fougères encore hautes. Les vipères commençaient à se terrer et il était peu probable qu'il en rencontra encore.

Avec le calme régnant, Medhi s'était assoupi, Marie regarda une dernière fois Bernard puis disparut dans le sombre des branches couleur rouille.

Bernard attendit un long moment scrutant chaque recoin. Il se sentait épié, écouté, suivi. Chaque branche d'arbre lui semblait un ennemi potentiel. Ses pieds noircis par le terreau du sol humide découvraient un univers hostile. Il se décida enfin lui aussi à partir. Il prendrait un petit chemin dos au soleil levant. Il tenait à mettre toutes les chances de son côté. Il devisait que ses adversaires n'attaqueraient pas tous azimuts. La fête devait durer jusqu'à la nuit. C'était sans doute en choisissant l'une après l'autre, leurs proies qu'ils opèreraient. Le dernier choisi avait une petite chance de s'en sortir.

La première bataille

Yvan marchait depuis maintenant une bonne demi-heure. Rien n'était venu briser le silence ambiant et il se serait presque cru en ballade. Quelques champignons à la couleur bien rouge et aux points blancs lui rappelèrent la dangerosité de l'endroit. Tout à coup un imperceptible frissonnement de feuilles le fit sursauter. Le rythme de son cœur accéléra. Ses mains serrèrent plus fort son arme de fortune. Il s'arrêta net et scruta les environs sans bouger. Seuls ses yeux scrutaient de long en large chaque recoin du buisson d'où semblait venir le danger. À quelques mètres, un lièvre se tenait devant lui, droit, bien en place sur son arrière-train. Ses longues oreilles ressemblaient à des radars. Yvan devina que l'animal, loin d'être apeuré, le défiait. Avait-il tendu un piège ? Qu'allait-il sortir de ce trou ? L'homme et le lièvre se toisèrent un long moment puis en un éclair ce dernier décala et disparut. C'était la première alerte et ce lapin aux grandes oreilles n'était certainement pas passé par hasard.

Yvan reprit une marche lente. Cette fois inconsciemment, il levait sa branche au-dessus des épaules, comme un guerrier l'aurait fait. La peur s'installait et nouait son estomac. Il sentit soudain une pique vive à l'épaule où il tenait son pic. Il se retourna brusquement. Aucun bruit, ni même un mouvement suspect. Il passa sa main libre sur son omoplate quelque peu endolorie. Du sang avait coulé. On venait donc bien de le piquer. L'hypothèse d'un jet à distance était impossible. Les seules armes que connaissaient les animaux étaient leur corps. Une deuxième

pique lui arracha un léger cri. Cette fois un bruissement d'aile reteint son attention. Avec la vitesse de son geste désordonné, son pieu venait de frapper quelque chose. Une petite bécasse gisait sur le sol, étourdie par le coup involontaire d'Yvan. Un peu de sang maculait sa tête rouge par les coups de bec que l'oiseau avec décoché. Yvan ne savait que faire. Une grande frayeur s'empara de lui. Prendre dans sa main et réchauffer la bête étourdie qui commençait à remuer à nouveau ou tout simplement en finir définitivement avec elle ? Après tout, peut-être que personne ne l'avait vu. Il prit entre ses mains la tête et le corps de l'animal, tira sèchement, brisant la colonne vertébrale. L'oiseau mourut dans l'instant.

Un cri strident ébranla le silence de la forêt. La mort du petit oiseau venait de réveiller ce monde hostile. À partir de maintenant, le temps était compté pour Yvan. Il savait que la mort l'attendait au détour d'un feuillage, mais il ignorait tout des sévices et du bourreau. Son cœur cogner dans la poitrine, il aurait voulu repenser à tous les moments passés de sa vie, mais même cette ultime requête ne lui était pas permise. Il marchait lentement, les jambes pliées pour baisser son centre de gravité, se retournant tel un soldat sur le champ de bataille cherchant en vain son ennemi. Était-il suivi ? Riait-on autour de lui ? S'amusait-on à le voir souffrir. Soudain son dos heurta un objet. Yvan, pris de panique exécuta deux bonds en avant tout en se retournant. L'objet le déséquilibra et la ramena comme l'aurait fait un élastique. Un fin filament était collé à son dos. L'angoisse le gagna et sans réfléchir il prit le fil d'une main pour l'arracher de sa peau. Mais non content de se dégager du piège, l'extrémité de son bras resta elle aussi

collée. De sa main libre et muni de son bâton, il frappa alors de toutes ses forces sur le fil qui se cassa net. La tension de celui-ci le fit chavirer. Déjà, il sentait un autre filament comme de la glue se poser sur son corps, puis deux, puis trois. Le pauvre garçon se débattait de toutes ses forces, mais les fils savamment tissés le paralysaient peu à peu au point de ne plus pouvoir. Il comprenait son destin. On venait de l'enlacer à l'intérieur d'une immense toile d'araignée. Il resta ainsi quelques minutes désormais suspendu entre deux énormes troncs. Il pouvait voir la forêt et écouter les oiseaux piailler de plus en plus fort. Quelques éperviers passèrent devant lui en piqué puis remontèrent aussi vite, sans doute pour donner à la foule, l'information de la première prise. Son sang se glaça soudain. Il sentit le picotement de pattes parcourir sa peau. Il pouvait deviner le trajet emprunté. Un picotement plus aigu, le prévint de l'imminence du déchainement. Bientôt le ressenti de ce trajet s'élargissait jusqu'à devenir insupportable. Il ne pouvait voir, mais imaginait des milliers de petites araignées lui ronger la peau, le piquer sur toutes les parties de son corps. Un liquide épais commença à couler sur ses joues, ses yeux se brouillèrent et une douleur intense envahit son cerveau. Les minuscules monstres s'acharnaient sur les nerfs optiques. Yvan crut que sa tête allait exploser. La bouche ouverte bloquée par un fil, il tentait désespérément de recracher les insectes qui maintenant s'attaquaient à tous ses organes. Les tremblements d'horreur du supplicé firent quelque peu bouger la toile, ce qui rendit encore plus coléreuses ses assaillantes. Yvan sentit son souffle se raccourcir et voulut dans un dernier sursaut reprendre une bouffée d'air. Les tremblements s'apaisèrent, les paupières se fermèrent. On

entendit le cri strident d'une buse et la forêt se mit à hurler.
La première bataille s'achevait.

Plongeon dans l'inconnu

Michel s'était bouché les oreilles, il venait d'entendre les cris de triomphe de l'ennemi, il avait écouté également les sanglots de Clémence sans doute à quelques dizaines de mètres de lui. Qui pouvait bien avoir été tué le premier et par quel supplice ? Tout autour de la forêt les jappements des gardes rivalisaient avec les huées stridentes des oiseaux. Le vide s'installait dans la tête de Michel. Serait-il le prochain ?

Les arbres reprirent leur romantique bruissement. À nouveau, on pouvait entendre le vent balayer les feuilles qui n'en pouvaient plus de l'été finissant. Le garçon se décida à bouger. Il prendrait le fossé d'un petit chemin qui s'offrait à lui. À côté, la forêt semblait plutôt dense et il pourrait le cas échéant se cacher dans un fourré ou sous les genets encore hauts en cette fin septembre. Il marcha une heure sans rencontrer âme qui vive. Chaque craquement de branche, chaque brindille froissée par ses pas signifiaient une menace. Pas un pore de sa peau qui ne fut en éveil. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son visage blême. Le souffle restait court, les pupilles dilatées par la peur. A force de tenir trop serrée son arme de fortune, son avant-bras se tétanisait. Il n'eut pas le temps de regarder derrière lui. Il venait d'être bousculé et une douleur intense lui arracha un cri. Jeté à terre, hébété, du sang coulait sur son

flanc gauche. À travers un taillis le bruit d'un galop se dirigeait vers lui. Assis, Michel posa sa lance de fortune entre ses jambes, une extrémité bien plantée dans le sol et la pointe en l'air. Un chevreuil fonçait vers lui et ne découvrit que trop tard le pieu qui s'enfonça dans sa gorge. La tête de l'animal chavira. La carotide tranchée, le sang se mit à couler en un jet saccadé. Gueule ouverte, yeux rougit, il dévisagea Michel puis s'affaissa d'un coup sur la lance qui n'avait pas bougée d'un centimètre. Le combattant, le visage maculé par l'hémoglobine de son ennemi resta quelques instants à contempler celui qui venait de s'empaler sur son arme. Il bascula enfin le cadavre sur le côté et se mit à rire nerveusement. Les larmes se mêlaient au sang. Son flanc lui faisait très mal. La corne de l'animal avait transpercé d'arrière en avant le corps de Michel en formant un trou béant. Ce dernier n'avait d'ailleurs plus aucune illusion. C'était son tour. Il voulut s'enfoncer dans le sous-bois, mais quatre chevreuils se tenaient debout devant lui. Les affronter ne servait à rien. Il se mit alors à courir sur le chemin qu'il arpentait quelques minutes auparavant. Déjà les cervidés le prenaient en chasse. Ils auraient même dû le rattraper rapidement. Bizarrement, la distance entre lui et ses assaillants restait la même. La voie forma bientôt une fourche, mais le dilemme fut de courte durée. À une trentaine de mètres sur le chemin de gauche une dizaine de putois, la queue en l'air, les crocs bien en évidence l'attendaient. Inutile de les attaquer. Il prit donc le sentier de droite. Des crampes brûlant les muscles s'emparaient de ses jambes et ses poumons n'arrivaient plus à aspirer l'air. Son corps entier le lâchait. Il s'écroula par terre, regarda en arrière et voulut reprendre sa course. Les chevreuils s'étaient arrêtés. Ils attendaient patiemment

bloquant toute idée de retraite. Devant lui, une armée de rongeurs, mulot, souris, rats, écureuils formait également un barrage infranchissable. En haut, loin dans le ciel quelques busards tournoyaient, comme s'ils photographiaient le drame qui se jouait devant eux. Michel venait de comprendre. Tout cela n'était qu'un jeu perdu d'avance. Les animaux l'avaient entraîné là où ils le souhaitaient et le film s'arrêtait ici. Le fugitif ne voulait pas finir comme cela. Quitte à mourir, il voulait choisir l'arme du crime. Un immense charme aux feuilles rougies par l'automne lui tendait sa première branche. Michel fit appel aux dernières forces qui lui restaient et entreprit d'escalader l'arbre presque centenaire. Il atteignit la cime et pouvait maintenant découvrir une bonne partie du paysage. Au loin, il découvrait la route de la vie où une foule d'animaux s'entassait pour mieux entrevoir qui serait l'hypothétique vainqueur de cette course mortelle. À plusieurs centaines de mètres, un étang qu'un ruisseau alimentait devait servir à rafraichir la horde sauvage. La forêt était si belle. Le ciel jusqu'alors d'un gris clair d'octobre s'assombrit jusqu'à en devenir noir. Une nuée d'étourneaux en un balai extraordinaire dessinait dans les airs une multitude de tableaux changeant au gré de ses oiseaux de tête. Tantôt le ciel se découvrait, tantôt il devenait sombre. La scène dura plusieurs minutes. La masse bien réglée exécuta un tourbillon, puis tout à coup s'effila fonçant à toute allure sur le charme. Déjà les premiers spécimens atteignaient leur cible, le bruit devenait insoutenable, une fiente nauséabonde commençait à couler des branches qui maintenant perdaient leurs feuilles. Les étourneaux venaient de trouver leur gibier. Michel regarda une dernière fois la forêt, cria de toutes les forces qui lui restaient :

« C'est moi Michel, ils m'ont eu ! »

Il s'élança alors dans le vide la tête la première. Son corps rebondit et se disloqua, formant une mare de sang que quelques étourneaux s'empressèrent de déguster. En cette grande journée, il fallait beaucoup de vitamines et il n'y avait qu'à se servir. À nouveau, la forêt grondait de joie. Le spectacle était décidément de la plus grande qualité.

Triste fable

Le soleil de midi commençait à traverser l'épaisseur encore feuillue de la forêt. Au pied d'un vieux chêne, deux trous, finement façonnés et creusés laissaient entrevoir de petits museaux roux ornés chacun de deux oreilles pointues bien en éveil. Quelques boules de poils roulèrent sur le tapis de sol formé par les feuilles mortes et six petites têtes au nez encore retroussé se présentèrent sous les rayons de l'astre du jour qui désormais chauffait abondamment le sol. À peine, s'étaient-ils remis sur leurs quatre pattes qu'une bagarre générale débuta entre les portées voisines de deux couples de renards. On se sautait dessus, on se mordillait les pattes, on se courrait après en s'attrapant la queue, on s'évitait savamment d'un entrechat. Une vraie joie, pour les parents qui sortirent de leur terrier tout surpris par le vacarme ambiant. Entre bons voisins on se salua, et la fougue de leur progéniture les incita à s'attarder pour contempler le spectacle de ces innocents renardeaux. Les deux mâles se rappelèrent qu'il s'agissait d'un grand jour et qu'au soir une grande fête serait organisée. Les deux familles étaient aux premières loges et comptaient bien profiter de l'événement grandeur nature.

Une des deux femelles pointa plus attentivement son oreille en direction d'un tas de bois formé par un arbre mort. Négligemment, elle retourna sa tête attendrie par ses deux fils et sa fille déjà fatigués de s'être trop battus. L'autre femelle se leva brusquement et allongea aussi son

fin museau dans la même direction que sa voisine. Elle huma de longues secondes. Une odeur peu commune balayait les environs. Les deux mâles s'étaient aussi redressés. Cela sentait... l'humain. Déjà les six petits s'étaient retranchés derrière leurs mères respectives. Les goupils se positionnèrent en formation d'attaque. Leurs flancs frôlaient le terreau meuble du sol. La queue basse, les deux oreilles à l'écoute et les narines grandes ouvertes, la cohorte progressait à pas lent vers le tas de bois. L'excitation des six jeunes renardeaux était à leur comble. Pour la première fois, leurs parents les associaient à ce qui ressemblait à une vraie attaque. Le mâle le plus expérimenté émit en direction du ciel quelques glapissements. À peine une minute s'était-elle écoulée que trois buses tournoyaient autour de la zone d'investigation. Une sorte de miaulement coutumier des trois rapaces se fit entendre. Toute la forêt se mit alors en ébullition et durant de longues minutes l'espace ne fut qu'un bruit assourdissant d'animaux. Le calme revint enfin. Sans un cri, les renards prirent chacun une direction différente entourant l'amoncellement de branches. La chasse était de nouveau lancée.

Marie serra un peu plus fort Mehdi contre sa poitrine. Une sueur froide brûlait ses yeux. Ses pieds lacérés par les griffures multiples l'empêchaient maintenant de marcher normalement. Chaque pas devenait un calvaire. Elle boitait de plus en plus. Depuis l'aube, elle portait son enfant et ses reins la lâchaient peu à peu. Chaque centimètre carré de son corps nu, maculé de boue n'était plus qu'une douleur insupportable. Le tas de bois offrant une bonne cachette, la jeune femme avait décidé de se

poser pour reprendre quelques forces. Son enfant, rongé par la faim sanglotait, cherchant vainement les seins de sa mère. Pour le calmer un peu, elle lui présenta son tétou. Mehdi se mit à aspirer tant qu'il pouvait, ce qui rendit les douleurs de sa mère encore plus intenses.

Tout à coup, Marie aperçut avec stupeur le museau d'un renard. Les regards se croisèrent et l'animal montra ses crocs. D'instinct, elle empoigna son enfant d'un bras et porta sa lance au-dessus de la tête. La bête avançait lentement, mais sûrement, l'obligeant à reculer. Elle fixait avec intensité les pas de son adversaire. Le renard augmenta légèrement l'allure, l'humaine fit un brusque pas en arrière et elle sentit son corps vaciller et tomba à la renverse. Elle venait de se prendre les pieds dans une branche. Dans sa chute, Marie sentit que Mehdi lui échappait. Elle voulut le retenir, le garder contre elle, mais la surprise était telle que son bras bien malgré elle, avait flanché. Comme le ralenti d'un macabre film, elle vit l'enfant s'élever au-dessus du sol, effectuant deux ou trois vrilles dans les airs et retombant lourdement dans les branchages. La femme voulut récupérer son enfant, mais les quatre renards encerclaient déjà leur proie. Les animaux empêchaient toute progression, mordant violemment leur adversaire aux jambes.

L'aubaine était grande pour les six petits renardeaux. Ils tenaient là un trophée de premier ordre. Le plus costaud d'entre eux accrocha le poignet de l'enfant qui hurla l'entraînant à bonne distance de sa mère. Les six petites boules de poils commencèrent à tirer chacun dans leur sens, à croquer les pieds et les mains qui s'agitaient

désespérément. Un des crocs s'enfonça dans la joue de l'enfant obligeant le renardeau à se débattre pour se délivrer du piège qu'il s'était lui-même tendu. Au bout de plusieurs minutes d'agonie, le corps de Mehdi arrêta ses gesticulations, à la surprise des bébés renards déçus de voir leur jouet si vite cassé. L'enfant n'était plus qu'un pantin sanguinolent et désarticulé sans vie.

Une rage folle emplit tout le corps de Marie. La force décuplée par l'hystérie, elle prit une branche sur le sol et se mit à tournoyer devant les renards tous crocs dehors. Dans sa course l'arme de fortune percuta la tête d'une des femelles qui s'était approchée d'un peu trop près, lui fracassant le crâne. Le jeu n'avait que trop duré. Deux des renards accrochèrent Marie aux chevilles la faisant tomber. Le troisième planta sa gueule dans le cou de la jeune femme. Après quelques soubresauts, le corps de Marie cessa de bouger. Un des mâles dominants glapit de nouveau et pour la troisième fois la forêt s'embrasa. Le cru de l'année était vraiment très bon.

Le naturel n'est pas toujours bon

Le milieu de l'après-midi offrait désormais une belle chaleur automnale. Le brouillard s'était totalement dissipé et le sol du sous-bois scintillait de mille couleurs

Depuis le début de la journée, Hervé à pas lents, n'avait pas quitté la bordure de l'allée centrale. L'idée d'être à tout moment surpris par la multitude d'ennemis invisibles qui l'entouraient l'horrifiait. S'il fallait être vu, il préférerait voir aussi. Au fil des heures qui défilaient, sa jambe lui faisait de plus en plus mal. La morsure du Rottweiler s'était sérieusement dégradée. Un liquide jaune, rougi par un filet de sang suintait de la plaie. L'infection très vite déclarée remontait lentement mais sûrement à l'intérieur du membre inférieur. Le pied d'Hervé avait doublé de volume et de violents maux de tête provoqués par sa chute de la charrette commençaient à troubler la vue et les sens du fugitif. Le dos courbé par la fatigue, ce dernier se servait désormais de son arme comme d'une canne. À quelques mètres, il aperçut un arbre couché sur le sol. Fourbu, harassé, exténué par les kilomètres parcourus, il décida de s'arrêter. Et tant pis si l'endroit offrait une vue imprenable pour ses rivaux. Il s'assit par terre, l'arbre abattu sans doute par la foudre lui procurant un support un peu plus confortable pour reposer son corps meurtri. Hervé repensait à cette journée qui s'égrenait. Jusqu'à présent,

après l'accrochage avec le molosse, pas un animal n'était venu l'attaquer. Bien sûr à plusieurs reprises, il avait entendu les grondements de la forêt présager du massacre de ses amis, mais lui n'avait semble-t-il pas été suivi, ni remarqué. Il se mit à imaginer qu'on l'avait peut-être oublié. Peu à peu ses yeux devenaient lourds. Les idées, les images, se mêlaient en une sorte film de moins en moins compréhensible. Il n'était plus dans cette forêt, mais comme transporté dans son village natal, lui l'esclave de toujours, sous sa hutte en paille. Une ombre se dressait maintenant devant lui. C'était sa compagne. Il la prenait, l'étendait sous leur couche et ils faisaient l'amour. Son cœur battait à tout rompre. Tous deux s'étreignaient jusqu'à l'ultime et sublime extase. Et puis ce fut l'arrivée subite du cochon accompagné de trois chiens policiers. Ils voulaient la femme. Lui pouvait continuer sa tâche d'esclave. Elle servirait de dégustation pour les carnivores qui avaient remarqué à plusieurs reprises, son corps à la fois charnu et ferme. Les fessiers étaient ronds et bien formés, juste le gras qu'il fallait. Les cuisses musculeuses offraient une viande longue et sans doute goûtée. Enfin, les seins lourds et épais de la jeune femme seraient un ravissement fort convoité. Peut-être même se battrait-on pour en avoir un morceau. Hervé s'était interposé, avait supplié, s'était offert en pâture, à la place de la jeune femme, mais rien n'y faisait. Les carnivores avaient décidé du destin. Les coups de griffes et les jappements avaient eu raison de la rébellion de l'homme qui en guise de punition avait plus tard été désigné pour servir d'appât à la fête du 21 septembre.

Le blessé se réveilla en sursaut. Le corps trempé par la fièvre qui le rongeaient maintenant, il tentait désespérément de recouvrer ses esprits. Les bouffées délirantes commençaient à l'envahir. Curieusement, il semblait reprendre quelques forces. Il avait même faim. Des champignons, que naguère il chipait à la vue de ses geôliers, lorsqu'il travaillait en forêt, se trouvaient là, prêts à être mangés. Il en vit toute une compagnie jonchant le sol, de magnifiques rouges au large chapeau décoré de petits points blancs, d'autres au pied épais sous une fine collerette. Il se mit alors à quatre pattes riant et imitant le cochon qui l'avait condamné :

« Rrron, rrron, rrron , grognait-il ! Rrron, rrron, rrron », s'amusait-il !

Et la dégustation pouvait débiter. Tout ce qui se trouvait devant lui passait par sa bouche béante. En un rien de temps, le champ de champignon fut piétiné, happé, dévoré

« Moi aussi je suis le roi des cochons ! Moi aussi je vais vous bouffez, tas de graisse immonde. Rrron, rrron, rrron, c'est moi le roi des animaux et je vais tous vous crever »

Hervé sentit son bassin devenir dur, ses genoux lâchèrent et il retomba à terre. Le visage du garçon blanchissait, la nausée le prit et les vomissements, mêlés d'un liquide noir se rependirent en petite saccade sur ses joues et sa poitrine. Une envie de boire et de laver l'intérieur de ses entrailles lui donna la force de ramper. Il

suffisait de plusieurs dizaines de mètres de l'autre côté du chemin pour rejoindre l'étang. Au-dessus de lui, on entendit le cri strident des buses qui tournoyaient suivi d'un grondement sourd et court de la forêt.

Hervé voyait de plus en plus mal, les yeux écartés par la fièvre et maintenant l'intoxication qui l'envahissait. Il continuait à vomir et désormais la diarrhée lui brûlait les intestins et l'anus. De l'eau, il fallait de l'eau. Plus que quelques mètres. Sa jambe ne répondait plus. À bout de force, il atteignit enfin le bord de l'étang, il regarda en l'air. Tout autour de l'étang, les oiseaux de toutes sortes, de toutes races, de toutes tailles s'étaient installés sur les branches pour regarder le spectacle qui s'annonçait. Une multitude de fourrures, de plumes, piétinaient les abords de l'étang attendant le feu d'artifice du spectacle qui se terminait.

L'homme plongea la tête dans l'eau légèrement boueuse et absorba une grande lampée qu'il vomit aussitôt. Il étendit ensuite son corps jusqu'au nombril allongea les bras et les mains comme s'il allait se mettre à nager. Il n'eut pas le temps d'effectuer une brasse qu'il sentit sa tête se désarticuler. Un ragondin, un solide branchage pointu dans la gueule, venait de lui traverser de part en part, les deux joues. Pris à l'hameçon, Hervé était maintenant entraîné vers le milieu de l'étendue d'eau sous les clameurs animalières de la foule. L'humain tentait tant bien que mal de se défaire de son piège. En vain, le branchage était bien planté et sauf à se faire déchirer la moitié du visage, il ne pouvait que suivre la manœuvre infernale. Plus il tirait sur le lien, plus les rongeurs le dirigeaient vers le fond de

l'étang. L'humain sentit un liquide pénétrer dans ses poumons et dans un dernier effort balança la tête en arrière. l'étreinte se relâcha. Tout autour de lui, une flaque rouge entourait des lambeaux de chair. L'apaisement fut de courte durée. Les brochets, les perches, les cendres et les silures avaient compris que le festin leur était destiné. Hervé gesticula un instant puis s'abandonna à son sort. La foule était à son comble. Les organisateurs seraient vivement félicités.

La rencontre

La tempête de grognements en tous genres avait duré de nombreuses minutes et le public mit un long moment avant de retrouver son calme. Mémoire de vieil animal, rarement un vingt et un septembre n'avait offert un aussi joli spectacle. En piquée une escadre d'épervier les uns derrière les autres fonçait vers le sol scrutant les mouvements suspects. Les nuages de la fin d'après-midi jouaient avec le soleil tombant et chacun savait que deux femelles et un mâle humain restaient à chasser. Il aurait été dommage de laisser de si beaux spécimens en liberté.

Jeanne avait aussi compté le nombre de clameurs de la journée et savait parfaitement que deux de ses compagnons se trouvaient sans doute quelque part dans la forêt. Le plan machiavélique des animaux était formidablement bien orchestré. Environ toutes les heures ou deux, un d'entre eux était pris en chasse. Les rapaces évoluant dans le ciel représentaient certainement la plus grande menace. Ils annonçaient la position des proies aux chasseurs qui pouvaient alors agir en toute facilité. C'est pour cette raison que la jeune fille depuis bientôt une heure se terrait sous les hautes fougères dans l'espoir de ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Parfois, Jeanne tressaillait à la vue de quelques feuilles se balançant ou du bruit formé par le frottement de celles – ci. Généralement au bout de quelques secondes les

mouvements cessaient et les battements de cœur de la jeune femme retrouvaient un peu de sérénité dans sa poitrine. Elle resta un long moment à observer les moindres faits et gestes de la forêt. Brusquement Jeanne empoigna sa lance pointue. Quelque chose avait bougé. Attaquée certes, mais elle était au moins décidée à tirer la première. À bonne distance, des feuilles piétinées dessinaient une sorte de dôme de bonne taille. La silhouette se dirigeait vers elle en rampant. Jeanne entendait maintenant très nettement le bruit saccadé et oscillant de la masse. La jeune femme se décida et en un bon se jeta, pointe de sa branche en avant. L'ombre n'eut que le temps de rouler légèrement sur le côté, laissant juste échapper un petit cri de douleur. La lance venait d'effleurer le corps du spectre et de s'enfoncer de quinze bons centimètres dans la terre légèrement molle à cet endroit. Elle tira en arrière pour récupérer son pieu et resta figée à la vue de son adversaire. Clémence se tenait le ventre et n'avait dû qu'à son agilité de ne pas être embrochée par sa camarade d'infortune. La blessure saignait, mais restait superficielle. Avec un léger sourire, elle soupira :

« Ben t'es passée à l'ennemi ou quoi »

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'enlacèrent un long moment.

Après cette étreinte, Jeanne et Clémence se couchèrent sous les branchages l'une près de l'autre et dressèrent la situation. Ils n'étaient sans doute plus que trois. Il devait être aux alentours de dix-sept heures et la nuit tombait vers vingt-une heure. C'est à ce moment

qu'aurait lieu le Bram du cerf. En restant à couvert sous les fougères, les deux jeunes femmes avaient une petite chance de ne pas être trouvées tout de suite. Leurs ennemis attaqueraient le troisième larron laissant ainsi tourner l'horloge. Avec un peu de chance et la nuit tombante, ils découvriraient leur cachette seulement sur le tard et après ce serait chacun pour soi. La stratégie fut validée par les deux femmes.

Le temps s'écoulait heurté parfois au loin par le jappement des gardes autour de la forêt. Les compagnies canines s'interpelaient et se répondaient. Quelque peu apaisée et rassurée Jeanne questionna Clémence :

« Au fait, comment t'es-tu retrouvée sous ces feuillages »

La question surprit un peu Clémence qui lui répondit non sans une certaine fierté :

« C'est vrai dans le feu de l'action, je ne t'ai pas raconté, mais en fin de matinée, j'ai été prise en chasse par une horde de sangliers. J'ai dû courir une bonne demi-heure. Ils étaient assez loin et m'avaient bloqué plusieurs passages. J'avais bien vu le manège des buses qui tournoyaient au-dessus de moi. J'ai donc profité d'un moment où elles s'éloignaient pour plonger sous les fougères et depuis plus rien, ils ont perdu ma piste ».

Le visage de Jeanne s'assombrit puis se ferma. Cet endroit faussement si calme n'était pas une cachette, mais une belle prison en plein air que les sangliers avaient avec

l'aide des oiseaux, façonnée. Encore une fois tout avait été calculé au millimètre pour la chasse de Clémence. Et elle, pauvre idiotte venait de se jeter dans la gueule du loup. Mais les animaux n'avaient pas intérêt à placer deux prises au même endroit. Ainsi sans doute ne savaient-ils pas que Jeanne se cachait ici.

Cette dernière prit Clémence par les épaules.

« Écoute-moi, tu t'es fait piéger ! Dans peu de temps, les sangliers vont débarquer pour toi. Je sais que tu vas me prendre pour une salope, mais ils ne savent sans doute pas que je suis avec toi, alors j'ai une petite chance de m'en sortir si on se sépare ».

Le visage de Clémence rongé par la peur soudaine s'était crispé. Elle comprenait désormais elle aussi le traquenard que l'on venait de lui tendre. Elle savait fort bien que même à deux, elles n'avaient aucune chance de s'en sortir.

« On change de plan, décida Clémence avec un courage qui peinait à dissimuler l'horreur. De doute façon je suis foutue. On va donc attendre encore un petit moment pour faire tourner la montre et puis je simule une sortie des fougères. Toute l'attention de ce bordel sera fixée sur moi. Lorsque tu entendras mes premiers cris, tu t'éclipses ».

De grosses larmes coulaient des yeux de Jeanne. Elle comprenait que son amie se sacrifiait. Il lui faudrait ensuite

vendre cher sa peau, ne serait-ce qu'en mémoire de l'offrande qu'elle lui faisait.

Les salopards

L'attente était longue. Jeanne aurait voulu fuir de cet endroit, de cette situation qui lui devenait insupportable. Elle allait jeter son amie en pâture à une bande de sangliers surexcités qui n'attendaient que la sortie de leur jouet pour la broyer. Elle n'osait parler, elle aurait voulu l'embrasser comme pour un dernier adieu, mais à quoi bon. Le sort était jeté. L'une allait mourir et l'autre repoussait peut-être de quelques heures la sienne.

Clémence se mit à quatre pattes. Sans se retourner vers son amie, par crainte sans doute de montrer la terreur qui la glaçait, elle fit quelques pas en direction de la lisière du champ de fougère et pointa son nez pour examiner la situation. Afin d'attirer les sangliers, il lui fallait traverser à découvert un petit pré et ainsi feindre de rejoindre une autre partie de la forêt. Elle lança juste avec quelque humour la phrase que Jeanne avait prononcée le matin au départ de cette course folle :

« Allez à ce soir tout le monde ! »

Sans un regard pour sa compagne, elle se mit à courir comme un soldat le ferait pour ne pas être repéré par l'ennemi.

Cinq énormes mâles attendaient à l'orée du bois. Une buse cria très haut dans le ciel et la forêt se mit bientôt en ébullition. Jeanne s'était rapprochée du pré et regardait la

scène pour décider du moment de sa fuite. Un mastodonte se mit à détalier en direction de Clémence. Cette dernière l'aperçut et ne put s'empêcher de changer de direction. Déjà la bête heurtait la jeune fille, juste pour la déséquilibrer quelque peu. L'humaine tenta de conserver sa course, mais une deuxième salve un tout petit peu plus forte, la fit basculer et s'étaler par terre.

Les quatre autres mâles se ruèrent sur elle. Curieusement quelques échanges de cornes furent échangés pour savoir qui aurait l'honneur de dégainer le premier. Au loin Jeanne vit avec horreur ces cinq gros mâles, excités et en rut se battre pour décider de l'ordre du viol collectif qu'ils réservaient à leur victime. Ce fut un énorme malabar de 150 kg qui eut le sublime honneur de débiter le spectacle. La foule des animaux s'était postée tout autour du pré qui formait une sorte de clairière offrant une scène digne des meilleures arènes romaines. Le monstre fit rouler Clémence sur le ventre qui poussa un cri de toutes ses forces avant qu'elle ne fût empalée par la bête. C'était le signal pour Jeanne qui se mit à ramper à contre sens des bruits de la foule en délire. Elle pleurait de la souffrance que devait endurer sa pauvre amie.

Déjà un deuxième mâle encore plus excité par la scène du premier sanglier, accrochait ses deux pattes avant à la poitrine de sa victime lui déchirant au passage les deux seins. Clémence ne se débattait même plus, serrant ses mâchoires et gardant en mémoire le visage de son amie qui peut-être allait s'en sortir. Deux autres mâles s'exécutèrent sur le corps bleui de la jeune femme. Lorsque le cinquième voulut s'enfoncer dans l'humaine, il aperçut penaud qu'une mare de sang coulait du corps de la jeune femme

emportée depuis déjà plusieurs minutes par une hémorragie. Son sexe se rapetissa sous les quolibets de la foule. Furieux ne pas s'être soulagé, de son groin et de ses cornes affutées, il souleva la morte et la balança dans les airs.

« Ranh, Ranh, Ranh » fit la foule.

Piqué au jeu et revigoré par cette étreinte peu ordinaire pour lui, l'un des cinq animaux rattrapa au vol le corps de Clémence en un macabre amusement de lance Pantin.

Les spectateurs avaient même assisté à une séance de sexe. Quelle historique journée.

Quand la nuit tombe

Il était dix-neuf heures et le ciel s'était tout à coup assombri, quelques gouttes perçaient la robe dégarnie des arbres. Un petit vent frais s'était invité précipitant les feuilles mourantes sur le sol. L'horrible scène du viol de Clémence par les sangliers défilait en boucle dans la tête de Jeanne. En d'autres temps les humains avaient, paraît-il, été de cruels habitants de la planète pour les animaux. Mais cela ne pouvait certainement pas se comparer avec les atrocités qu'ils faisaient vivre aujourd'hui aux hommes. Nos ancêtres n'avaient pas pu enfermer des animaux dans des cages et les gaver pour les dévorer. Nos prédécesseurs ne s'amusaient certainement pas à traquer les animaux comme le font les buses pour les tuer presque sans défense. Les animaux n'imaginent même pas un instant que nous puissions aimer, souffrir, avoir des sentiments, que nous pleurions lorsque l'on nous prend nos petits à peine sortis de notre ventre. Tout cela pour leur sang parce qu'il est soi-disant bon pour combattre leurs épidémies. Qui a bien pu imaginer cette terre pour générer tant de souffrance aux humains ?

Cachée sous la végétation, Jeanne repensait à tous les malheurs vécus par les siens depuis qu'elle était née. Juste après le cri fatal de Clémence, elle avait profité de l'euphorie provoquée par le funeste viol, pour se fabriquer

à peu de distance de la route une cachette souterraine. La jeune femme avait creusé un trou assez profond et large pour s'y allonger. Le sous-bois et son terreau très friable avaient facilité le travail. Elle s'était ensuite recouverte des feuilles mortes de la saison et de quelques branchages, laissant juste un petit orifice pour respirer. Courir pour rattraper la route ne servait plus à rien et il restait un candidat à la mort qui n'aurait, espérait-elle, pas la même idée pour se maintenir en vie. Au Bram du cerf, elle sortirait de sa tombe avec l'espoir que les animaux tiennent leur parole.

Les secondes s'égrainaient et Jeanne pouvait entendre l'activité qui se faisait de plus en plus pressante. Les animaux courraient dans tous les sens. On avait même autorisé les chiens à s'enfoncer dans la forêt. Leur flair était tel qu'ils arriveraient peut-être à retrouver la trace des deux derniers fugitifs. La foule s'impatientait, et les organisateurs s'énervaient un peu de la situation. Jamais un vingt et un septembre n'avait offert autant de spectacle et paradoxalement jamais cette distraction n'avait laissé vivant un humain. D'ordinaire, avant que le soleil ne se couche, on laissait approcher le dernier survivant près de la route et le cerf n'avait pas le temps de déclarer la fin des hostilités qu'il était happé par une nuée d'oiseau mis à terre et mordu à mort par les rongeurs.

Si d'aventure cette année, un humain réussissait sa traversée, il n'était évidemment pas question de revenir sur le règlement. L'enfreindre serait une mauvaise publicité pour la fête et de toute façon, on trouverait bien un moyen

quelques mois plus tard pour l'abattre sous un quelconque prétexte.

Dans la précipitation de la nuit qui arrivait, les chiens s'étaient éparpillés dans toute la forêt, chacun affecté à son territoire. La mission qu'on leur avait donnée représentait à la fois une fierté et un gros challenge. Celui qui trouverait serait certainement grassement récompensé et trouverait sa place parmi la caste des animaux sauvages.

Depuis quelques minutes, Jeanne entendait des piétinements à quelque distance de sa cachette. Elle avait bien compris les reniflements significatifs de museaux cherchant à la débusquer.

Un Pitbull rasait le sol à deux mètres à peine du trou creusé par la jeune femme. Il savait qu'un humain se trouvait là quelque part. Il fallait absolument qu'il trouve avant la Bram. Une de ses pattes s'enfonça sur le sol le déséquilibrant légèrement. Le chien enfonça ses crocs dans le trou et le sang gicla du bras droit de Jeanne. Elle serrait les dents pour ne pas crier. Elle décocha alors un violent coup de pieu dans les testicules du canidé qui dans le choc et la douleur desserra sa gueule. Avant que le chien n'ait pu sortir le moindre jappement, Jeanne prit l'animal à la gorge et commença à serrer de toutes ses forces. Allongé sur le dos le pitbull sembla surpris, lui qui avait tant l'habitude de se trouver dans la situation inverse, mit un moment à comprendre ce qui lui arrivait. Lorsqu'il voulut se débattre, il sentit ses forces peu à peu l'abandonner. Jeanne tétanisée par la rage voyait l'image de Clémence défiler devant ses yeux. Elle comprima encore un peu plus

le cou charnu du chien qui se détendit. Les yeux partirent en arrière, la bave dégoulinait de sa gueule mélangée à un filet de sang. La jeune femme maintint son étreinte pour être certaine de la mort de son rival et lâcha enfin sa prise.

Une meute de bergers allemands entourait déjà la jeune femme qui se releva son arme déjà en garde.

Dans la forêt on entendit le Bram du cerf déchirer la nuit naissante. Clémence hurla aux chiens :

« Coucher les bêtes »

Les animaux s'exécutèrent docilement !

La fête était finie !

Épilogue

Un vacarme incessant et inhabituel envahissait la maison. Le jour n'avait pas encore percé l'entrebâillement des volets en bois. Il devait être sept ou bien huit heures, mais le bruit provoqué par la vibration des vitres de la porte d'entrée manquant d'éclater à tout moment, fit sursauter Bernard. Il s'assit précipitamment sur son lit, les draps trempés par la sueur. Le marcel qui ne le quittait jamais la nuit était tout aussi bon à mettre au linge sale. Il resta de longues minutes le buste droit. Seuls les yeux et une légère rotation de la tête lui permettaient d'observer la chambre rustiquement meublée d'une armoire marron. En face de son lit, une table sans âge accompagnée d'une chaise banale terminait l'esthétique de la pièce. Au-dessus, un Christ orné d'une branche de rameau fané servait de seul décor mural. Juste à portée de main, une petite table de nuit flanquée d'un napperon qui n'avait pas dû connaître beaucoup le lavage supportait un transistor du siècle passé. Un pantalon, un slip jauni et tâché ainsi qu'une chemise à carreaux jouaient les ramasse-poussières du sol qui n'avait sans doute pas été balayé depuis fort longtemps. Une odeur acide emplissait tous les recoins de l'espace.

Au dehors, Bernard pouvait entendre le jappement des chiens surexcité.

Une voix l'appela :

« Bernard, Bernard, ben qu'est-ce que tu fous, t'es pas levé ? Tout le monde t'attend. »

Le vieux garçon enfila son pantalon et sa chemise à peine boutonnée, regarda par la fenêtre de la chambre et aperçu ses deux amis Yvan et Michel, treillis ajustés, bottes en caoutchouc aux pieds et casquette kaki bien vissée sur la tête.

« Ben alors ? T'a picolé ou quoi hier soir ? On avait dit sept heures et demie dans la cour. Les chiens sont dans la charrette. Ils vont finir par défoncer le grillage tellement ils ont envie de bouffer du garenne. »

Bernard balbutia quelques mots incompréhensibles puis gêné s'excusa d'une nuit très difficile et agitée.

Désolé les gars, j'ai attrapé la crève et je ne vais pas pouvoir vous accompagner. Je crois bien que j'ai chopé une saloperie ! »

Michel n'en croyait pas ses oreilles.

« T'es dev'nu con ou quoi. T'a oublié ? Aujourd'hui c'est L'OUVERTURE. On s'est fait chier depuis trois mois à remettre du perdreau, On a fait un lâcher de faisan avant-hier. On peut plus marcher dans les champs de choux tellement y'a de terriers de lièvres et monsieur dit qu'il a mal à la tête. »

Afin de bousculer un peu plus Bernard, Yvan renchérit :

« Et puis cette année le cochon a été déclaré nuisible, on peut donc le tirer. Ça ne te plairait pas une belle tête de sanglier bien cornu au-dessus de la cheminée ? En plus Clémence a préparé un cuissot de biche pour ce soir. Tu ne vas tout de même pas louper ça !

- Ok les gars, mais m'attendez pas, je prends le temps du p'tit déj et je vous rejoins dans une heure. Je passerai à l'étang, je commencerai par le canard. »

Un peu dépités, les deux chasseurs remontèrent dans le vieux 4x4 et démarrèrent dans un nuage de poussière.

Bernard chaussa ses bottes vertes, décrocha son fusil à deux coups de la cheminée. Il ouvrit le tiroir du buffet et fit le plein de cartouches dans ses poches. Au chenil, un splendide setter roux et un épagneul tacheté noir et blanc grattaient la porte dans l'attente de la délivrance. C'était aussi leur jour. Il tapota maladroitement les deux bêtes puis décida de prendre les champs à pied plutôt que sa voiture.

La campagne sentait bon. Seul le cri des oiseaux venait déranger le calme du matin. Tout là-haut dans le ciel, une buse tournoyait lentement cherchant probablement une proie pour le déjeuner. Un lièvre aux longues oreilles détala tout apeuré par le jappement des deux chiens. Curieusement leur maître d'ordinaire si preste n'avait pas donné l'ordre du début des hostilités. En lisière d'un bois, le setter se mit à l'arrêt. À cinquante mètres, un jeune chevreuil de l'année sans doute entré pour la première fois dans l'arène les observait. Le chien attendait l'ordre du patron. Bernard prit soigneusement son arme,

ajusta le flanc de l'animal à peine effrayé, pressa doucement sur la queue de détente de la gâchette et observa un léger mouvement à droite lorsque le coup partit. L'animal apeuré s'enfuit, et disparut dans un fourré. Enfin arrivé à l'étang, Bernard s'assit sur le vieux tronc où il avait l'habitude de se rêvasser ! Une compagnie de cols verts venait de se poser sur l'eau. Il regarda un long moment l'onde de l'eau provoquée par la petite brise balançant de gauche à droite les volatiles.

Le chasseur cassa le fut de son fusil, en retira les deux cartouches du canon, et les jeta dans l'eau. Puis, il se leva, fit un grand mouvement d'épaule et balança son arme au plus loin dans les profondeurs de l'étang. Les canards s'envolèrent de peur. Il appela ses chiens et prit le chemin du retour en pensant à la soirée qui l'attendait.

Le cuissot de Clémence serait bon pour le diner !

Table des matières

Le grand départ	9
Les préparatifs	12
Chacun pour soi	15
La première bataille	18
Plongeon dans l'inconnu.....	22
Triste fable	26
Le naturel n'est pas toujours bon.....	30
La rencontre	35
Les salopards	40
Quand la nuit tombe.....	43
Épilogue	47

REMERCIEMENTS

Un remerciement particulier à Arthur qui fut mon coach dans toute cette sale histoire de bestioles

LAURENT BITEAU
L'OUVERTURE

Bernard attendit un long moment scrutant chaque recoin de son entourage. Il se sentait épié, écouté, suivi. Chaque branche d'arbre lui semblait un ennemi potentiel. Ses pieds noircis par le terreau du sol humide découvraient un univers hostile. Il se décida enfin lui aussi à partir. Il prendrait un petit chemin dos au soleil levant. Il tenait à mettre toutes les chances de son côté. Il devisait que ses adversaires n'attaqueraient pas tous azimuts. La fête devait durer jusqu'à la nuit.

